

*Ernst Bloch: Espace pour l'Utopie.* Un projet de Francesc Abad, 2010 -2017

**Francisco Jarauta**

**Professeur de Philosophie, Universidad de Murcia**

Conception et gestion du projet: **Francesc Abad**

Conseil philosophique: **Claudia Kalász**

Édition et son: **Adolf Alcañiz**

Cadreur: **Adof Alcañiz**

Lieu et jour de l'entretien: **Barcelone, 10-3-2010**

Traduction de l'espagnol: **Found in Translation**

© de l'entretien **Francisco Jarauta**

**Absence du destin utopique #00:00:09:17#**

C'est revenir en invoquant vos auteurs préférés, et personne n'est meilleur que Bloch pour les réunir dans une sorte de constellation intellectuelle qui trace comme un fil rouge, qui parcourt non seulement l'histoire moderne mais également le passé le plus éloigné depuis les grands hétérodoxes du Moyen-âge, depuis Münzer et même Avicenne, jusqu'à nos jours, en montrant qu'à toute époque, à tout moment, la tension provoque la stratégie et la question. La conscience d'une situation nous pousse à prendre une décision. La vérité a quelque chose à voir avec la décision. La connaissance avec la décision. Elles ne sont pas spéculatives, elles ne restent pas comme le reflet dans le «*especulum*», dans le lieu de ce discours qui a toujours été protégé, mais elles doivent nécessairement générer cet «*ethos*», cette décision d'intervention dans le monde.

D'autre part, c'est convoquer cette longue histoire de la pensée utopique que le «Prinzip Hoffnung» a recréé d'une manière paradigmatique, exemplaire. Au jour d'hui, il n'existe aucun texte comparable. Cela démontre qu'il y a toujours eu un mouvement qui réunit ces tensions et les transpose dans un espace qui est celui du désir, de l'espoir, de l'anxiété, de la recherche de quelque chose à quoi on ne sait pas toujours donner forme. La difficulté réside dans cet espace dans lequel l'expérience n'obtient pas sa forme.

**La sensibilité contemporaine. L'utopie comme essentialisme stratégique (Spivak) #00:02:22:20#**

Une fois que les horizons ne sont plus transparents pour un grand projet global, je suis d'accord, dans une grande mesure, sur le fait que le temps des grandes utopies est révolu. Pour l'instant, dirons-nous. Nous voulions tous dessiner une grande utopie sur cet horizon, mais cela ne s'improvise pas. Les utopies se dessinent depuis une référence opérationnelle, quelques fois idéologique, voire, d'autres fois, plus philosophique. Mais il n'existe pas d'éléments pour cette construction. Le fait d'avoir expérimenté les projets globaux, surtout sous les formes politiques des totalitarismes du 20<sup>e</sup> siècle, a généré une profonde réaction de type sceptique par rapport à l'utilité de ces projets. Et je pense que toute la sensibilité contemporaine s'est orientée vers une autre direction, celle de la défense des micro-utopies qui est la forme stratégique de pénétrer dans ce réseau que nous pouvons appeler réseau d'ombres et de lumières, et surtout en la rapprochant d'un phénomène fondamental qui est actuellement l'urgence d'un nouveau social, d'un social hétérogène.

Spivak – je suis lecteur assidu de Gayatri Spivak, je la considère comme l'une des grandes théoriciennes de cette problématique – parle de cette altération des topologies que les sciences sociales avaient institutionnalisées et pratiquement légitimées. Nous parlons maintenant d'un hétéro-social, d'une complexité sociale différente. Et nous, quelle relation entretenons-nous avec elle? À un niveau d'appartenance, à un niveau de reconnaissance, d'étonnement, d'intempérie? Parce que nous vivons dans un lieu marqué par cette intempérie. Les reconnaissances passent par l'étonnement: «Et toi, d'où viens-tu ? Et toi, quelle langue parles-tu? Et toi, que penses-tu? Et toi, comment t'appelles-tu ?». Voilà des questions qui finissent par être indispensables pour pouvoir établir tout type de relation.

Ou peut-être, comme le disait Wenders dans «Les ailes du désir», descendre et dire d'un seul coup à six heures du matin à l'homme du *Schnellimbiss* (snack) «Guten Morgen» : Un «Bonjour» à cette heure-là du matin peut faire paniquer. Ce n'est peut-être pas le moment de le dire. Même si c'est le moment où se produit ce que Kafka appelle «humaniser le désert», le désert des anomalies contemporaines qui essaie de rester humanisé par la voix de celui qui exprime un désir de fraternité.

### **Rêver des rêves éveillés quand l'épidémie du conformisme l'interdit** #00:05:40:19 #

Disons que d'une part, si nous nous confrontons à un nouveau problème, ce que disait Tocqueville peut servir. Il est de plus cité par Walter Benjamin quand il se souvient que toute époque rêve son époque à venir. La puissance du «rêve», c'est justement annoncer sous la forme du fantasme un avenir qui n'est pas encore réel. Cette manière de le présenter est belle et c'est un problème philologique qui m'a intéressé à une époque : Que le «Traum», le rêve en allemand s'approprie le radical «Trauma». Précisément parce que le fait de rêver ne produit pas la réalité, comme le désir ne produit pas non plus l'objet. Il y a un hiatus, une suspension.

On trouve ensuite la lecture de Walter Benjamin par rapport à Proust. Il existe le «rêve» et la «rêverie». Il existe cette «rêverie» des après-midis lorsque nous avons l'illusion avec complaisance. La «rêverie» mène à l'illusion et non à l'objet que nous souhaitons construire. Une illusion de ce qui serait le meilleur objet possible lorsque nous nous divertissons et qu'un léger sourire nous accompagne, parce que nous pensons à quelque chose que nous aimerions avoir mais qui n'est pas encore là. Le sourire de la «rêverie», dit Benjamin.

D'autre part, cela a rapport à l'art. Telle est la thèse que nous pourrions considérer comme la plus forte. Presque toute la longue réflexion sur l'art est d'origine romantique, et nous sommes sur le point de l'oublier. Le statut d'artiste, la vérité de l'art. Ce merveilleux texte, «Bruno ou sur le principe divin et naturel des choses» de Schelling, quand il dit que nous avons l'art pour pouvoir parler de ce que nous ne pouvons pas encore dire «begrifflich» [conceptuellement]. Nous pouvons dire poétiquement tout ce que nous ne pouvons pas encore expliquer conceptuellement. Et cela est toute la tradition, de Novalis à Schiller, en postulant que l'art est engagé avec le possible, avec la troisième «Critique» Kantienne [*Critique de la faculté de juger*], avec le règne de la possibilité.

C'est une tension qui arrive aux classiques du 20<sup>e</sup> siècle. Pour des auteurs allemands et autrichiens comme Musil la catégorie de possibilité est plus importante que la catégorie de réalité. Et cette transition du réel au possible entre dans toute la problématique du 20<sup>e</sup> siècle et c'est justement là que naît le jardin prodigieux qu'a été l'esprit optimiste et éthique des avant-gardes chargés d'optimisme envers le futur. Bien sûr, pour certains, les aboutissements ont été la Grande Guerre, pour d'autres, la Seconde Guerre Mondiale, et pour d'autres, le totalitarisme des fascismes divers. En 1945, les avant-gardistes avaient pratiquement disparu de ce monde, parce que le rapport entre art et projet était déjà devenu asymétrique. Mais après, que se passe-t-il avec l'artiste? Quel est aujourd'hui l'engagement de l'artiste? Voilà la question.

L'artiste doit dialoguer à nouveau avec cette tension qui l'oblige à dessiner peut-être sur le sable de la plage le dessin de cet avenir. Chaque marée l'effacera, et nous le réécrivons, il sera à nouveau effacé, et nous le réécrivons à nouveau... En pensant qu'aucun dessin ne sera plus le dessin du futur, mais il restera ses dimensions approximatives ou, comme disait Musil, à ce moment, ce qui est important, c'est la création d'une pensée hypothétique, une pensée hypothétique qui a quelque chose à voir avec le fait de penser l'art. Il serait très difficile de faire une chronique des grands problèmes de la société contemporaine sans traverser le monde de l'art.

D'une manière très symptomatique, l'art a représenté la grande majorité des problèmes. À partir de 1989-90, ce grand changement dans l'art contemporain, un virage éthique dans la culture de la fin du siècle, l'art accumule des questions mais aussi des problèmes. C'est une grande caisse de résonance. J'ai cité avant Spivak. Tout ce qui est la réflexion sur la différence politiquement comprise entre dans la matrice de l'art d'une manière presque invasive. Et c'est ici qu'apparaît l'artiste en train de construire le geste, le récit, le petit icône, le contexte y compris politique de ces nouveaux problèmes. Maintenant, revenir à la condition hypothétique de l'art, c'est aussi cette distance dont vous parlez, parce que l'art, comme dans le rêve, n'arrive pas à construire la réalité.

Comme dans cette page merveilleuse de la fin de l'œuvre finale «Die Krise der europäischen Wissenschaften...» [La crise des sciences européennes..] d'Edmund Husserl. Jamais personne comme lui n'avait essayé de reconstruire le rationalisme. Il dit à la fin: «Dieser Traum ist ausgeträumt.» Ce rêve a été rêvé. Nous nous trouvons dans cette nouvelle situation. Et comment espérer rêver à nouveau? Nous devons avant le désirer.